

MILANGLAIS BELLETTIQUES

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII.

Montreal, Mardi, 6 Mars 1849.

No. 50.

CHRONIQUE RELIGIEUSE.

TOWNSHIPS DE L'EST.

(Suite et fin.)

M. L'Éditeur,

La mission de Granby se termina le 23; le soir du même jour, l'évêque avec sa suite se rendit à Stukoley, en passant par Shefford. Ces deux townships, tout montagneux qu'ils soient, sont déjà bien habités et m'ont paru contenir d'excellentes fermes. A Shefford, la population catholique est en petite minorité, et ces pauvres compatriotes n'ont pas encore pu se procurer l'avantage d'une chapelle, quoiqu'ils soient à une très grande distance des églises catholiques. Il est bien à désirer que ceux qui ont eu le courage d'aller défricher, dans la montagne, des terrains que les arpenteurs provinciaux avaient cru inaccessibles, obtiennent du gouvernement des titres légaux et gratuits pour les lots qu'ils ont ouverts assésamment à la sueur de leurs fronts. On me dit qu'ils ont une pétition, à cette fin, devant l'Exécutif.

Stukoley a deux parties, le *Vieux Stukoley* qui est presque tout américain, et le *Nouveau* qui se compose de cultivateurs et de commerçants canadiens. C'est à ceux-ci que l'évêque a fait visite pastorale, dans la chapelle neuve qu'il vient de finir et qui est un assez bon bâtiment de 63 pieds sur 36, avec une augmentation de 31 pieds sur 24, pour servir de sacristie et de logement au prêtre. Cette église érigée à Dieu, sous l'invocation de Notre-Dame de Bon-Secours, a été bénite solennellement, le 24 janvier, par Mgr. Prince qui y a aussi fait la translation d'une fort belle statue de la très-sainte Vierge. Comme cette cérémonie était nouvelle dans l'endroit, on y mit tout l'ordre et toute la solennité possible. On avait pu réunir un nombre suffisant de clercs, en surplus, qui marchaient en procession, à la suite de la croix; quatre prêtres soutenaient la statue que les syndics et marguilliers portaient sur un brancard; l'évêque, en ornements pontificaux, fermait la marche. On cheminait ainsi vers le temple, en chantant l'*Ave Marie Stella*, et les serviteurs de Marie se pressaient sur le passage. Arrivé sur la plate-forme par laquelle on se rend à l'église, l'évêque fit poser sur une estrade le brancard sur lequel était placée la statue de la Vierge. Adressant alors la parole à tout ce peuple fidèle, il le félicita sur le bonheur qu'il avait d'être sous la protection spéciale de la Reine des anges et des hommes; d'avoir le premier temple du township consacré sous le nom de Notre-Dame de Bon-Secours, à l'imitation des religieux fondateurs de la Ville de Marie. Puis, se tournant vers l'image de l'auguste Vierge, il la pria de garder ce peuple, de le conduire dans le laborieux pèlerinage de la vie et de l'introduire un jour au ciel, comme lui-même va l'introduire dans son pieux sanctuaire, etc. Pendant que le cortège était encore prosterné sur la place de l'église, autour de la statue de Marie, l'évêque recita les prières du rituel, pour demander les bénédictions de Dieu sur les terres et les maisons de tous les chrétiens qui avaient défriché et habiter ce township. Ce fut, à la suite de ces pieuses invocations, que toute la foule entra dans le temple, au chant de plus en plus animé des hymnes de l'église. La statue de la Vierge fut religieusement placée dans le chœur, en attendant qu'on lui ait dressé un piédestal au-dessus du maître-autel, où elle sera comme l'ornement principal et l'objet le plus vénéré, après Jésus, dans la maison du Seigneur.

À la suite de ces attendrissants préliminaires, la mission ne pouvait manquer de produire les fruits les plus heureux; aussi toutes les dissensions existantes furent éteintes, tous les partis apaisés; et les prêtres de la visite purent à peine suffire à entendre les confessions, à réconcilier les pécheurs, à contenter l'empressement pieux de tout le monde. L'impression fut si profonde et les conversions si sincères, que, depuis le passage de l'évêque, quelques unes de ces personnes qui n'avaient pu y participer aux sacrements, sont venues à Montréal même, à la distance de 25 lieues, pour satisfaire leur dévotion. Le nombre des confirmés fut de 75, et celui des communiantes au dessus de 600.

À la mission de Stukoley se rattache actuellement une partie de Orford. Ce township, qui appartient au diocèse de Québec, renferme dans un de ses angles, une petite colonie de Canadiens qui sont encore bien pauvres. Leur misère disparaîtra sans doute bientôt, vu le courage qui les anime; mais en réalité ces braves compatriotes ont un peu souffert, cet hiver, par la privation de nourriture; même on m'a informé que quelques unes de ces familles avaient été réduites, plusieurs fois, à se coucher sans souper. Il faudrait donc ne point entreprendre le défrichement d'une terre, sans avoir d'avance des provisions pour à peu près une année. C'est ce manque de prévoyance qui a forcé quelques uns des nouveaux colons à revenir à la ville, ou à retourner dans leurs paroisses natales, au détriment de l'œuvre. Il n'en faudrait pas conclure cependant, que la colonisation soit impraticable; au contraire, l'expérience a déjà prouvé, et l'on en constate mieux que jamais, que le cultivateur intelligent et laborieux n'a besoin que de petites ressources préliminaires, pour récolter sur son terrain tout ce qu'il lui faut pour soutenir avantageusement sa famille. La plus grande difficulté à surmonter, jusqu'à ce jour, est venue du manque de chemins pour transporter des provisions et du défaut d'ensemble dans l'exploitation des terres. À ce propos, je remarquerai qu'il serait vivement à désirer que les grands propriétaires de Townships ou de parties de townships fussent incessamment forcés de concéder à des taux considérablement réduits et à ouvrir les chemins de communication nécessaires aux colons; car en somme, l'œuvre des Etablissements Canadiens dans l'Est du district est non seulement bonne et praticable, mais même pressante et facile: et parmi les townships

qui sont propres à la colonisation et dont je n'ai point parlé, je dois mentionner ici celui d'Ely dans le voisinage de Roxton et de Stukoley, ainsi que celui d'Upton ou l'Hon. M. Drummond fait actuellement des améliorations considérables.

En laissant la mission de Notre-Dame de Stukoley, l'évêque alla visiter la soixantaine de familles catholiques qui sont établies dans Boulton. C'est un établissement presque tout canadien et qui promet un accroissement assez rapide. Le centre du défrichement est ce que l'on appelle *Grass pond*, ou Etang-de-Gazon. Entre deux jolis monticules, qui sont eux-mêmes appuyés sur le versant de plusieurs autres montagnes, on aperçoit le désert que ces colons pionniers aggrandissent chaque jour. Le chemin qui y conduit est sans doute encore bien âpre et bien ardu; mais on le franchit sans danger; et quoique ce fut par une pluie battante, et seulement avec quelques pouces de neige qui couvrait à peine les racines des arbres et les pierres de la montagne, que nous le parcourrions, mes compagnons et moi, le 26 janvier dernier, nous eûmes en retournant néanmoins sûrs et sains; il n'y eut que nos voitures qui requèrent quelques avaries. En retour, si nous eûmes un peu de peine à nous rendre auprès de ces chers Canadiens, nous en fûmes amplement dédommés par la joie que leur procura notre arrivée et par les fruits qu'ils retirèrent de la visite du pasteur. C'était pour la première fois qu'ils voyaient un évêque, au milieu de leur bois; plusieurs même, quoiqu'âgés, n'avaient jamais vu d'évêque, ni là ni ailleurs. Aussi, comme les cœurs du prêtre et du fidèle sont contents à ces heures rencontrées! Comme leurs joies sont pures, et leurs émotions saintes et durables!

Les exercices de cette mission commencèrent de grand matin et se firent dans une des maisons de la localité. Les catholiques de *Grass-pond* n'ont point encore de chapelle; celle qu'ils construisent avec leurs faibles ressources n'est pas même commencée. Ce fut donc dans la pauvre chaumière de l'un d'eux que le culte catholique eut à déployer toutes ses pompes. Or tout s'y passa comme dans l'étable de Bethléem, et le même Dieu incarné, qui appela dans sa première demeure terrestre les rois et les bergers, voulut aussi amener dans ce nouveau temple les princes de son sanctuaire et les enfants de son Église. Tous l'y adorèrent, ce me semble, avec autant de foi qu'au premier jour de sa naissance. En réalité, c'était le même Agneau de Dieu qui y effaçait les péchés du monde. Là, je vis des pénitents attendris jusqu'aux larmes, non pas se jeter dans les bras de leurs confesseurs, mais bien plutôt et très-véritablement se précipiter amoureusement vers leurs confesseurs, les serrer eux-mêmes dans leurs bras et les presser sur leurs cœurs. La grâce du repentir, quoique partout la même, s'exprime quelquefois d'une manière plus attendrissante. Là aussi, je vis quelques Américains flegmatiques, de ceux qui attendent toujours la vérité, comme les Juifs attendent le Messie. Témoin de toutes ces démonstrations religieuses, ils paraissent prendre quelque intérêt aux rites catholiques. L'évêque en profita pour leur adresser des explications sur nos cérémonies, sur les sacrements et surtout sur l'unité et la nécessité de la foi. Ces silencieux penseurs parurent trouver meilleure la religion des papistes; et en forme de conclusion, ils répétaient ensuite: "Bien, si tous les catholiques croient et agissent de même, au fond ils ne sont pas aussi noirs qu'on le dit." Il en est bien d'autres comme eux, qui croient à la vérité de notre sainte religion et qui cependant n'ont pas le courage de l'embrasser. Quant à nos braves catholiques de *Grass-pond*, ils surent et croient et pratiquer plus de 300 approchèrent de la communion et 55 furent confirmés. Avant de laisser le poste, Mgr. Prince visita la chapelle en construction et y donna des secours, pour en continuer les travaux. Cette mission, sous l'invocation de St. Etienne, premier martyr, est actuellement desservie par M. le missionnaire de Stukoley.

De Boulton, l'évêque se rendit à Stanstead, en passant par Georgeville. Les sites sont très-beaux dans toute l'étendue de cette route: ce sont des côtes, des lacs, des baies, des rivières entourées de collines et de montagnes d'un aspect tout à fait pittoresque. Le défrichement est presque entièrement fini dans plusieurs endroits, et la culture doit y être très-avancée, à en juger par les grandes maisons des habitants, par les longues rangées des fermiers et par les nombreux troupeaux de bétail qui nous ont paru d'une espèce supérieure. Avec les Américains, toutes ces choses doivent être prospères; mais ce n'était pas la considération de ces objets qui faisaient le but principal de notre voyage: aussi nous hâtâmes-nous d'arriver à la Plaine où la mission devait avoir lieu. On y attendait l'évêque, et des Canadiens y étaient déjà rendus, venant de 20, 30 et même 40 milles, c'est-à-dire, de 10, de 12 lieues et plus, pour profiter des grâces de la visite. Avec de telles dispositions, on comprend combien cette mission dut être fructueuse. Pendant trois jours qu'elle dura, l'évêque et les cinq prêtres qui l'accompagnaient ne purent satisfaire à l'empressement de la foule, qu'en prolongeant bien tard, dans la soirée, les travaux de leur consolant ministère. Il y eut, tout le temps, deux exercices publics par jour, et dans les deux langues, vu que la population catholique se compose d'un nombre à peu près égal de Canadiens et d'Américains et peut se monter approximativement à 1,000 communiantes. Ce chiffre serait encore plus élevé, si l'on comptait les catholiques de l'Etat voisin qui s'adressent au missionnaire de Stanstead pour leurs devoirs religieux. On en vit qui venaient de très-loin; c'était des engagés qui craignaient de perdre ou leurs places ou leurs gages, en assistant aux exercices de la mission; c'était des filles en service, peu vêtues, mal nourries qui résistaient aux fatigues du voyage, à la longueur des offices; c'était même de pauvres mères de famille qui venaient avec leurs petits enfants dans les bras, et qui surmontaient la rigueur de

la saison, la distance des lieux, pour se procurer du moins au milieu des misères de la vie, les douceurs de leur sainte religion. La foi catholique est bien toujours la même; en tout temps et partout, elle donne à ceux qui en sont animés, un courage surhumain.

La mission du Sacré-Cœur de Jésus, dans le township de Stanstead, est sous le soin de M. Champeau; qui a aussi plusieurs autres postes à visiter, principalement Outlets qui est un joli village à la sortie Est du beau lac de Memphremagog; Georgeville, autre petite et agréablement située sur le même lac, en face de la baie; Potton, du côté-ouest de la baie et dans le township de même nom, où se trouve une nouvelle colonie de Canadiens; Hatley, dans la direction de Sherbrooke; enfin, quelques autres places dans l'état de Vermont, où les catholiques sont peut-être plus en souffrance que nulle part ailleurs. Dans toutes ces localités, il faudrait des chapelles et des logements pour les missionnaires; mais les catholiques y sont encore trop pauvres; jusqu'à présent, ce sont des particuliers qui prêtent leurs maisons pour les exercices de la religion et supportent en partie les dépenses du culte. La Propagation de la Foi fournit le reste.

Il fallait pourtant se séparer des bons chrétiens de Stanstead, dont plus de 900 avaient participé aux grâces de la visite; où 71 avaient été confirmés; où une protestante avait fait publiquement et avec beaucoup d'impression, son abjuration de l'hérésie et sa profession de foi catholique; où les protestants eux-mêmes avaient pu voir de plus près quelles sont les vérités catholiques auxquelles ils répugnaient tant. Avec ces résultats, la tâche des missionnaires paraissait remplie; ils laissèrent donc la Plaine le 31 au matin, et eurent à parcourir une route montagneuse de 12 lieues, pour se rendre à la mission de Farnham. Le froid excessif de la saison, l'âpreté des chemins, tout faisait craindre qu'ils ne pussent s'y rendre le même jour; cependant, à force de gravir des montagnes, de franchir des forêts, de parcourir de longues routes resserrées entre des collines groupées les unes à côté des autres, ils abordèrent les belles plaines de Farnham, dans les 10 heures du soir.

L'excès de fatigue ne permit pas à quelques uns des missionnaires de prendre leur souper; le lit était préférable à la table. D'ailleurs, tous avaient besoin de repos pour soutenir les travaux du lendemain, que les catholiques de l'endroit, heureusement, ne leur épargneraient pas. Très à bonne heure le matin, ils se pressaient dans les diverses maisons où les prêtres s'étaient distribués, afin d'y entendre plus aisément les confessions. Les deux jours de retraite furent littéralement un exercice non interrompu de prières, d'instructions, de messes, d'administration et de réception des sacrements. La mission de Farnham, qui sera sous la protection de St. Romuald, abbé, renferme déjà près de 1,000 communiantes. Or presque tous participèrent aux indulgences de la visite et 63 y reçurent la confirmation. En un mot, les mêmes prodiges de la grâce, que l'on avait admirés dans les autres missions, (et qui étaient sans doute le fruit des prières qui se faisaient à Montréal, dans les différentes communautés, à l'Archevêché, tant que la récompense des efforts de l'évêque et de ses zélés collaborateurs.) se reproduisirent complètement à Farnham et semblèrent couronner le fin de cette longue et salutaire tournée pastorale. C'était, en effet, à Farnham que l'évêque terminait sa visite des Townships, et en finissant, il disait à la population du lieu, que pour monument des fruits de la mission, il espérait voir s'élever rapidement sur les bords de leur belle rivière, une église qui ne le céderait en rien à celles que leurs frères séparés dans la foi avaient déjà pu construire sous leurs yeux. Il ne se trompait point: les catholiques de ce township, encouragés par le succès de la visite et répondant à l'appel de M. Pelletier, curé de St. Brigid et leur missionnaire, souscrivirent £130, pour commencer immédiatement une chapelle en briques, sur un plan très-convenable. Espérons que la Propagation de la Foi leur pourra aussi venir en aide.

Décidémeut donc, le catholicisme gagne du terrain dans les townships, et même, comme on l'a vu, dans les villages tout protestants de Stanstead, de Rock-Island et de Georgeville. Dans les lieux où, il y a dix ans, on ne put obtenir l'achat d'un pouce de terre pour y bâtir une chapelle, aujourd'hui on a fait à l'évêque des offres très-gracieuses d'emplacements, lorsqu'on sut qu'il désirait y construire une église. Bien plus, les protestants eux-mêmes sont venus de l'avant, avec une souscription généreuse, pour aider les catholiques dans cette entreprise; et l'empressement est tel, que l'on va abandonner la petite chapelle qu'on fut obligé de placer autrefois à 36 arpents du village, pour en élever une et plus grande et plus centrale dans le village même de la Plaine. À Farnham, mêmes dispositions envers les catholiques: une Dame protestante y a donné quatre acres d'un superbe terrain pour y bâtir la chapelle catholique actuellement en construction. Cette intelligente personne a porté la délicatesse jusqu'à ne vouloir concéder d'emplacements auprès de l'église, qu'à des propriétaires catholiques; et parmi les conditions qu'elle impose dans les contrats, elle mentionne que l'acquéreur ne pourra point y laisser ouvrir de cantines ou d'auberges; il n'y aura dans ce village que des hôtelleries, tout au plus. Certes, voilà ce que l'on appelle de la philanthropie morale et de la meilleure espèce, assurément. Sans doute qu'au milieu de ce beau mouvement, parmi ces manifestations religieuses, il y a bien dans la masse une partie incerte, insensible, une portion encore malade, paralysée. Là comme ailleurs, le mal est à côté du bien et c'est ainsi que, tandis qu'on se réjouit de la conversion de plusieurs protestants, l'on a à gémir sur l'apostasie de quelques mauvais catholiques; que, tandis que le repentir amène un grand nombre de pécheurs, l'obstination, l'abus des grâces en aveugle, en enduret d'autres; mais du moins, la religion y fait solidement son

œuvre, et beaucoup d'âmes s'y sanctifient, à la consolation du Pasteur et à la plus grande gloire de Dieu et de son Église. J'ajouterai, en preuves, le récit de quelques faits qui sont venus à ma connaissance.

Dans une localité, un pauvre Canadien, en voyageant aux États-Unis et ailleurs, avait à peu près perdu la Foi et refusait absolument depuis quelques années de lui avoir donné quelques arpents de terrain pour y placer une chapelle. Ce doux parut lui avoir valu la grâce de conversion; car ayant assisté à un des exercices de la mission, la grâce le toucha tellement que, fondant en larmes, il vint aux pieds d'un confesseur déplorer ses égarements; et on le vit plus tard participer à la divine Eucharistie avec une émotion qui attestait son repentir.

Dans un autre township, un pauvre Sauvage, à la suite de bien des pérégrinations, qui ne le rapprochaient guère du royaume des cieux, fut absolument toute rencontre avec le missionnaire. La visite pastorale était déjà bien avancée qu'il ne paraissait point encore, quoiqu'il eût été vivement invité à s'y rendre. Animé d'un beau zèle, l'un des prêtres, accompagné d'un bon Canadien de Montréal, qui se trouvait à la mission, se met en marche au milieu des bois, pour retrouver cette brebis vagabonde. Arrivé à la cabane de la famille infortunée, il aperçoit une pauvre femme que l'indigence, la misère et le froid ont presque réduite à la mort. Elle presso sur son sein un petit enfant qui gémit et en réchauffé un autre dans les pans de sa couverture. À ce spectacle, tous sont attendris; le prêtre l'est davantage de la double infortune de ses orailles, et les orailles le sont du zèle, du dévouement qui ont conduit l'homme de Dieu jusqu'à elles. Dans de semblables moments, la grâce est puissante; elle inspire tout ce que le cœur doit dire, explique tout ce que l'âme doit comprendre et fait faire tout ce que le Seigneur demande. Ainsi l'éloquent missionnaire n'eut pas de peine à décider le père et la mère à venir à la chapelle; la difficulté n'était plus que de transporter leurs enfants, et de les soustraire pendant le trajet, de la rigueur excessive du froid. Mais voilà que troubles et embarras cessent; le compagnon du missionnaire se dépoille, le premier, de quelque hardes pour en couvrir leurs petits membres. Le prêtre lui-même en fait autant, ou plutôt prend dans ses bras et enveloppe dans son manteau le petit infortuné dont il voulait faire un chrétien. À travers les bois, la neige, ils sont bientôt à la chapelle; et l'évêque à la consolation de voir repentants, à ses pieds, ces deux malheureux qui jusque là avaient fait devant le pasteur, et qui maintenant réclamaient, avec instance, les grâces de son consolant ministère. Effectivement, tous deux participèrent aux sacrements, et leur enfant reçut le saint baptême. Les nombreux témoins de ce fait en versaient des larmes d'attendrissement, et l'heureux compagnon du missionnaire répétait que, de sa vie, il n'avait éprouvé un aussi sensible bonheur.

Un dernier trait, qui montre bien le courage de la Foi, est celui d'une jeune fille qui, voyant qu'elle ne pouvait point revenir, le jour suivant, pour participer à la sainte communion, attendit depuis le matin jusqu'au soir, afin d'avoir ce bonheur. Elle demeura ainsi à jeun, jusqu'à quatre heures et demie de l'après-midi, pour pouvoir se nourrir du pain des anges. Cette bonne enfant qui dormait un tel exemple à tout le monde n'avait que seize à dix-sept ans.

Il me reste à terminer, en invitant tous mes compatriotes à seconder, par leurs prières et leurs aumônes, un élan si éminemment canadien et religieux. Mais c'est à vous, MM. les Associés de la Propagation de la Foi, les amis et les promoteurs de la Colonisation, c'est à vous surtout que je m'adresse, en ce moment; et c'est pour vous répéter combien il est pressant, pour le succès des deux œuvres qui nous occupent, de venir de l'avant; de faire un nouvel appel à vos amis, à tous vos frères; de donner enfin une impulsion décisive à toutes les volontés, pour que nous n'ayons plus qu'un seul cœur et qu'une seule âme, à la louange de Dieu et à l'affermissement de sa sainte religion, dans notre chère patrie. J'ai l'honneur d'être,

M. l'Éditeur,

Un MISSIONNAIRE.

Montréal, 22 février 1849.

LES ÉLECTIONS DE ROME.

Rome, 24 janvier 1849.

"Le ministère n'a pas encore fait connaître le résultat du scrutin ouvert pour l'élection des députés qui doivent faire partie de la Constituante, et du reste le peuple romain ne s'en préoccupe guère. À la manière dont les choses se sont passées, il est facile de savoir d'avance les noms qui sortiront de l'urne, on les connaissait avant l'élection; il n'y a d'attente pour personne. C'est dimanche matin, conformément à l'ordonnance dont vous avez eu connaissance, que les opérations électorales ont commencé, et comme rien ne doit plus se faire ici qu'à grand renfort de tambours et de canon, nous avons eu une salve de 101 coups tirés au château Saint-Ange pour annoncer l'ouverture des bureaux. Les électeurs avaient été divisés en six sections, suivant les paroisses qu'ils habitent; mais dans chaque section tous les fonctionnaires, président, secrétaire et scrutateurs avaient été désignés d'avance par le gouvernement parmi les hommes qui lui sont aveuglément dévoués. Le ministère, pour donner à cette journée l'apparence d'une fête, avait fait placer dans le voisinage des divers bureaux des orchestres de musique qui ont joué pendant toute la journée; il avait également fait afficher dans la matinée une ordonnance portant remise aux condamnés, sauf quelques exceptions, de deux années de leur peine; mais ces efforts ont été inutiles, l'aspect de Rome n'a pas cessé d'être morne et triste. J'ai visité, pour mon édification personnelle et pour me faire